

«La poésie est un acte, en actes»

Tarnac palpite sous la plume de Jean-Marie Gleize

« Je crois la poésie "politique" en tant qu'elle concerne le présent, notre présent. Je sais qu'elle a longtemps privilégié le passé (lyrisme nostalgique, jours effacés), et le futur (lyrisme prophétique, lendemains qui chantent). La poésie dite "engagée" était bien disensee d'avenir. Le présent politique de la poésie ne concerne pas l'avenir mais le présent comme à venir, en train de se faire, de faire. En mouvement, en chanter. Ce qui advient, ce qui vient. Et dont elle fait partie. C'est pour-quoi elle est un acte, en actes. De cette idée témoignent, je crois, une revue comme *Nièques* ou un livre comme celui que je viens de consacrer à Tarnac. La formule qui l'accompagne – "*La question révolutionnaire est désormais une question musicale*" – se



JEAN-MARIE GLEIZE Tarnac, un acte préparatoire
Seuil, 170 pp., 18 €.

trouve dans *Contribution à la guerre en cours* (La Fabrique, 2009). Ecrite en 2001 dans le numéro 2 de la revue *Tiqqun*. Il nous appartient d'en explorer le sens, tous les sens. Je m'y applique. Mallarmé écrit : "*Quoi, ce que je dis est vrai – ce n'est pas seulement musique*". La musique, adaptée à la langue (conventions prosodiques, etc.), peut (doit) être mise en sourdine. Pour laisser place à ceci : "Est-ce que j'entends la musique de tout ? Oui." Celle des choses et du monde autour, objectives. Ici, avec Mallarmé, la "résonance". Cette idée de la propagation (d'un mouvement révolutionnaire) par résonance et vibration, on l'entend mieux aujourd'hui, après la révolution tunisienne. Un jeune homme s'immole à Sidi Bouzid, le peuple s'auto-organise à Tunis, puis dans tout le monde arabe. Il s'agit donc d'une autre musique, à laquelle une autre écriture poétique peut donner corps – verbal, littéral. Ou qu'elle contribue à faire advenir. En ce sens elle est "préparatoire", en composition et en résonance avec ce qui, dans le contexte politique, social, historique, se pense et s'accomplit.

Tarnac s'est trouvée la cible d'une action qui se voulait "exemplaire", l'arrestation, en 2008, très médiatisée, d'un essaim de jeunes "terroristes" supposés, sans preuves réelles, avoir saboté un train. Il se trouve aussi que ce village est celui de mon enfance, un village où j'ai reçu, de façon bien ambivalente alors, une éducation fortement marquée par la spiritualité franciscaine. *Tarnac, un acte préparatoire* s'est écrit à la croisée de ces deux axes. En solidarité avec ceux qui sont injustement poursuivis, mais aussi pour ce que représente à mes yeux leur tentative pour proposer, de façon communautaire et ouverte, une alternative à la vie soumise et peu respirable qui est la nôtre (celle où s'exerce la violence d'Etat contre les sans-papiers, les immigrés, les Roms, celle où l'on se suicide quand on est employé chez France Télécom, etc.). Politique expérimentale, concrète. Politique contre la "politique". Dans ce contexte certains mots, perdus, usés, saïls, comme le mot "peuple", ou "communisme", ou "insurrection", reviennent, semblent pouvoir retrouver du sens, un sens. Gilles Tautin, 18 ans, poussé dans la Seine à Filins par les gardes mobiles en juin 1968, avait dans la tête, lui aussi, une autre idée du communisme. Il était élève au lycée Mallarmé. Un fils de Mallarmé, en somme. Mort ainsi, "*enfermé dans l'eau*". Gilles, comme Mohammed Boudzizi, fait partie de notre présent. Comme aussi peut-être ce François qui marchait pieds nus en compagnie de ses frères et sur le point de construire des cabanes. »

Recueilli par email par É. Lo.

«Un conflit social salutaire»

Emmanuelle Heidsieck au rapport des forces

« L'histoire [de *Vacances d'été*] se passe en Provence. Il y a le maître de maison et le gardien. Ces deux hommes ont en commun des goûts, des affinités, si bien qu'ils finissent par s'imaginer presque semblables, même vie, même high-tech, même passion pour la voile. Mais, en fait, cela ne colle plus. Avec la montée de la précarité, l'écart s'est trop creusé, les classes moyennes n'englobent plus les trois quarts des Français. L'offensive des libéraux a revisité le compromis de 1945, subrepticement. Dans le roman, il y a d'abord une certaine gêne : maître et gardien ne savent plus comment se situer, s'approcher. Le gardien a davantage souffert matériellement, trop souffert, et soudain, on passe de la gêne à un mépris réciproque, dont ni l'un ni l'autre n'aurait conscience, puis, carrément au conflit. Un conflit social salutaire parce qu'il remet un peu les choses à leur place. A partir de là, il y a l'idée de l'émergence de nouvelles classes sociales fondées sur des communitaires de destin liées au métier, l'idée que l'on va se tourner vers ses pairs. Nous sommes tous en train d'attendre qu'il se passe quelque chose. Dans le livre, ça y est, c'est arrivé. La révolte a eu lieu. La riposte. Du coup, on est déjà dans l'après-révolte et le gardien s'interroge : cela sera comment d'avoir gagné, d'être dans un rapport de force rééquilibré ? Les gestes, la parole, les codes relationnels ? Ce sera différent, ce sera comment ? »

Votre livre est aussi politique dans sa forme...

« Aujourd'hui, la littérature engagée est suspecte. Ce préjugé constitue pour moi une stimulation ludique et intellectuelle : puis-que c'est interdit, je vais mettre dans le roman des éléments politiques et sociaux, que la Secu ou le dialogue social, qui sont pour nous une musique d'ambiance, qu'on entend à peine. Notamment, il est vrai, parce qu'elle est rébarbative, qu'on n'y comprend plus grand-chose. Et là, je mets le son à fond. Le politique et le



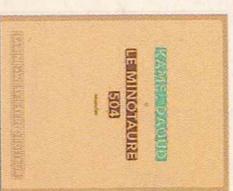
EMMANUELLE HEIDSIECK
Vacances d'été
Léo Scheer/Laureli, 128 pp., 16 €.

nourrit la fiction. Il est intéressant de montrer que l'offensive libérale sur le modèle social détermine nos destinées et que nous avons une marge de manoeuvre minuscule dans ce contexte implacable. Le maître et le gardien dans *Vacances d'été* sont dans ce cas. On les voit d'abord en train de faire bonne figure puis de se départer. Que font-ils de ce qui leur reste de libre-arbitre alors qu'ils sont déjà bien éprouvés par la vie ? Ce qu'ils vont décider en pleine grève, en plein conflit social, va les définir. »

Recueilli par É. Lo.

«On est confronté à ceux qui vous refusent le droit de rêver» Des nouvelles algériennes de Kamel Daoud

« Dans les systèmes politiques fermés, les régimes de dictature par la force ou par la propagande intensive, je crois qu'on ne peut écrire que deux genres de livres : les *Chants de Maldoror* de Lautréamont ou 1984 d'Orwell. Soit vers l'exil, soit vers l'engagement. En Algérie, comme dans beaucoup de pays du monde arabe, l'enjeu est vital : il s'agit du sens et surtout de l'exercice de la liberté. Du coup, quand on écrit, quand j'écris, je défends une liberté ou je lutte pour l'avoir. Ce fut le cas en Europe de l'Est il y a quelques décennies, dans l'ex-Union soviétique, en Amérique latine et donc chez nous dans ce vaste empire qui n'existe pas : le monde arabe. Il s'agit d'espaces "nationaux" où on n'a pas encore tranché dans la légitimité, où le sens est contraint par la surpolitisation du réel imposé par les régimes politiques, où la liberté n'existe pas ou si peu et où, dès qu'on commence à vouloir rêver, on se retrouve confronté à ceux qui vous refusent le droit de rêver. J'ai grandi dans le pays de la post-indépendance où l'on parle de colonisation, de nationalisme, d'histoire et de mémoire. Je ne peux écrire que si je démantèle le discours qui "écrit" à ma place : le discours politique. Le personnage devient donc un militant, le roman un récit d'engagement et la description une brèche qui se creuse dans le décor triomphaliste des dictatures. »



KAMEL DAOUD
Les Minotaures 504
Sabine Wespieser éditeur, 112 pp., 13 €

« La littérature est un début de solution

parce qu'elle exprime pour moi le début d'une liberté, une alternative, une dissidence face aux sens imposés. Quand on écrit, on se libère ou on s'enfuit. C'est le début d'une solution ou, du moins, le refus d'une solution qui a prouvé son échec. En Algérie, les espaces de liberté sont restreints et si les socialismes ont été proclamés morts, la "culture nationale", les propagandes "d'authenticité" et les "sovétismes" du sens sont encore puissants. Quand j'écris, je refuse, et celui qui lit proclame le désir d'être libre. Dans des systèmes politiques comme celui de l'Algérie, la distance est encore mince entre le manifeste et le roman et ce, pour des raisons évidentes pour ceux qui vivent dans des pays comme le mien. »

Les thèmes de la distance, du labyrinthe sont récurrents. Est-ce une question de cheminement et d'effort ?

« Tout à fait. L'étrange destin de chaque Algérien et de chaque écrivain algérien est qu'il se voit imposer un périple individuel de reconstruction du passé et de la mémoire, de restitution du présent et de désaliénation du futur, même si le mot est passé de mode. Le labyrinthe est le versant visible de ce périple, sa géographie en quelque sorte. L'histoire algérienne, pour un enfant du manuel scolaire "socialiste" comme moi, a été un effort personnel, physique et individuel de reconstruction, de quête et d'enquête. J'ai donc aimé ces personnages qui naissent de l'effort fait, des errances dans les labyrinthes et du muscle contre la distance qui sépare la vérité de la falsification. »

Recueilli par email par É. Lo.